Document généré le 16 avr. 2024 18:28

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Notre miroir à deux faces de Gérard Bergeron

Willie Chevalier

Numéro 38, été 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40018ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Chevalier, W. (1985). Compte rendu de [*Notre miroir à deux faces* de Gérard Bergeron]. *Lettres québécoises*, (38), 63–64.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1985

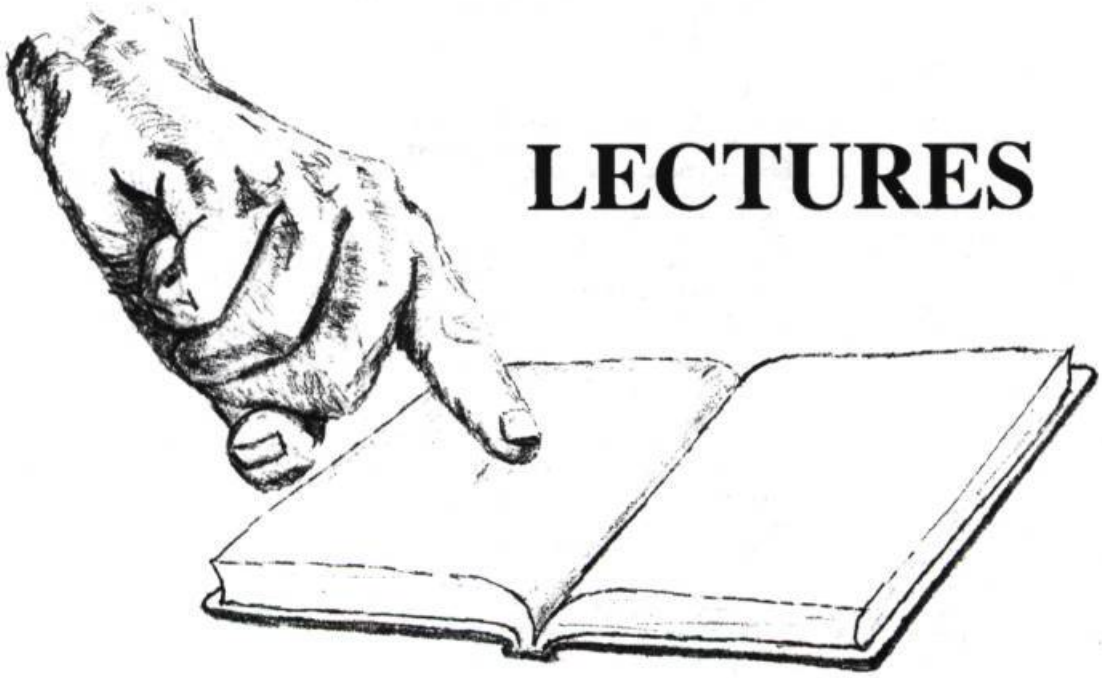
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/



LECTURES

Notre miroir à deux faces

de Gérard Bergeron

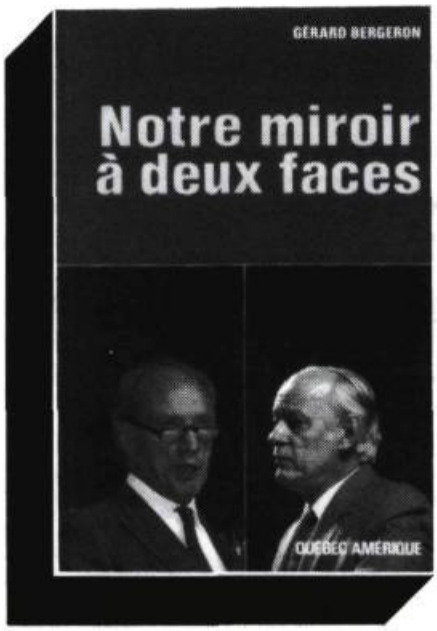
(Québec-Amérique)

Coïncidence... Je rangeais des coupures de presse quand j'ai reçu un exemplaire de «Notre miroir à deux faces» et l'une, de 1978, portait ce titre: «PQ, Trudeau need each other: Stanfield». C'est, en gros, le sujet de M. Gérard Bergeron. Il a voulu démontrer que l'ancien chef du Parti progressiste-conservateur avait raison de penser que, sans le vouloir, MM. René Lévesque et Pierre Elliott Trudeau étaient électoralement utiles l'un à l'autre.

Ce genre de parallèle est toujours tentant pour un écrivain politique: sans Guillaume II et la Première Guerre mondiale, le brillant Georges Clemenceau ne serait qu'un nom dans la longue liste des présidents du conseil de la IIIe République française et, sans Hitler et la Deuxième Guerre mondiale, Churchill, considéré comme un politicien raté en 1939 malgré son rôle politique somme toute considérable depuis 1900, serait oublié. Et un Jimmy Carter devait inévitablement occuper la Maison-Blanche après l'ascension et la déchéance de Richard M. Nixon.

M. Bergeron s'efforce de tenir la balance égale entre ses deux personnages mais la tâche est impossible. Comme il expose les faits scrupuleusement tels qu'ils furent, tels qu'ils sont, l'estime que lui inspire M. Lévesque et l'admiration qu'il semble éprouver pour M. Trudeau en prennent un coup. Et c'est en faveur du premier que pèse la balance.

À la condition d'être bien patient, le lecteur qui s'intéresse à la politique québécoise et canadienne se rafraîchira la mémoire ou s'instruira en lisant l'ouvrage de M. Bergeron; mais, on doit l'en prévenir en insistant, il lui faudra plus que de la patience: de l'opiniâtreté. Les bizarreries stylistiques de l'auteur détournent constamment l'attention de son sujet. C'est, on le suppose, qu'encore ébloui par son titre de professeur après 35 ans d'enseignement, M. Bergeron se croirait déshonoré s'il s'exprimait tout simplement en français. Il se peut aussi



qu'il souffre d'un complexe d'infériorité, qu'il craigne qu'on ne prenne pas assez au sérieux la «science» politique qu'il enseigne. Et, alors, il veut faire savant? Il donne l'impression de consulter à cette fin un dictionnaire des synonymes et de choisir, entre deux ou trois mots qui ont à peu près le même sens, le plus long ou le plus abscons. Comme il est déjà porté, visiblement, à s'exprimer avec lourdeur, le lire est fatigant et irritant.

C'est dommage car, assez souvent, quand on parvient de peine et de misère à déchiffrer le baragouin de M. Bergeron, on trouve ce dernier bien renseigné, comme il convient à un politologue (pardon, à un politicologue, c'est plus long), et perspicace.

Le petit Larousse illustré, auquel j'aurai plusieurs fois recours dans les lignes qui suivront, nous dit que relier signifie lier ensemble; unir; établir un lien; faire communiquer. C'est clair. C'est simple. Trop pour M. Bergeron. Il préfère interrelier. De même, le mot «titre» est trop court: il aime mieux «intitulé», également français mais avec deux syllabes de plus. On pourrait croire qu'on lui paie ses textes suivant le nombre de lignes. Il imite inconsciemment un bon vieux journaliste encore heureusement vivant qui fut toujours incapable d'écrire le mot banlieue, lui substituant l'expression «les quartiers excentriques de la périphérie», ainsi que le mot médecin remplacé par disciple d'Esculape ou mieux encore par spécialiste des sciences médicales.

P. 11 de «Notre miroir à deux faces» on lit: «Le major-général risque d'être élu par acclamation.» Le risque n'est-il pas plutôt pour ses adversaires? Attendu que le mot signifie «danger; inconvénient possible; préjudice; sinistre éventuel»... N'importe quel candidat à n'importe quel poste s'exposerait volontiers au danger, à l'inconvénient d'être élu par acclamation!

P. 13: «M. Drapeau a déjà fait de la politique, pour (sic) laquelle il ne se déclare pas allergique». Ne doit-on pas dire allergique *à?*

M. Bergeron commet une faute courante dans nos journaux et à la radiotélévision: «Il n'y a que des esprits chagrins à mesquiner sur l'admiration universelle qu'il *s'est* méritée.» Un professeur d'université, de la plus ancienne et de la plus prestigieuse de nos universités, ne devrait-il pas savoir que mériter est un verbe transitif?

P. 17: «...Quelque chose, par exemple, de beaucoup plus profond et grave que l'algarade de certain général-président au balcon de l'hôtel de ville». Fine allusion, sans doute, au «Vive le Québec libre!» Seulement, une algarade c'est une «discussion vive et inattendue, une dispute», dit Larousse. Or, l'exclamation du général de Gaulle fut saluée, sans calembour, par des exclamations. La discussion est venue par la suite et le fondateur de la Ve République française n'y a pas participé.

Amateurs de devinettes, cherchez le sens de cette phrase (p. 18): «Comme doyen d'âge et d'exercice des hommes politiques de cette génération, le maire de Montréal introduit bien au parallélisme entre les deux hommes politiques qui achèvent leur orbite dans les cieux plus vastes de Québec et d'Ottawa».

M. Bergeron fait grand emploi d'anglicismes et surtout de néologismes, ces derniers, parfois, mais rarement, heureux: divisif, irrépétable, autonomisation, désoeuvrante, publicisé, intuitionner, vindicateur, absolutiser, pédagogisme, etc.

Et il y a la jeune (sic) adolescence (p. 76). On avait bien entendu parler de vieux enfants, terme d'affection en général, mais pas encore de vieux adolescents.

Nous savions tous que M. Trudeau est un être particulièrement original, hors du commun: (p. 83) «La seule matière qu'il ait véritablement potachée, à l'université et comme jeune fonctionnaire au Conseil privé entre 1949 et 1951, est le droit constitutionnel et ses prolongements administratifs.» Pendant ce temps, d'autres potassaient (étudiaient avec ardeur).

P. 118, M. Bergeron flétrit l'expression «guerre rafraîchissante et joyeuse» et, à la note 84, p. 129, dit qu'elle était un «horrible slogan de la propagande militaire d'avant la guerre de 1914-1918». La propagande de quel pays, ou plutôt de quel parti dans quel pays? Au reste, quiconque a lu quelques livres d'histoire de France sait que d'aucuns y parlaient de guerre fraîche et joyeuse, et non rafraîchissante, en 1914.

P. 121: «Un gouvernement en net processus de déclin». Pourquoi pas en déclin, déclinant, affaibli, ou, si c'est trop court, en perte de vitesse?

S'il arrive à l'auteur de «Notre miroir à deux faces» d'employer à bon escient un substantif, un verbe, c'est, on dirait, pour le regretter aussitôt. Ainsi, p. 123, il écrit très correctement: «Il n'avait guère élaboré ce qu'il devait dire», élaborer signifiant préparer par un long travail. Mais vingt pages plus loin il écrit qu'«un auteur éprouve de la réticence à élaborer sur ces questions (*to elaborate on*, en français: entrer dans les détails, expliquer longuement, s'étendre sur un sujet).

P. 144: «selon la prévision de leur préférence, le premier fera de la diplomatie ...et le second se lancera enfin en politique provinciale.» Qu'est-ce que la prévision de leur préférence? Et en quoi donc consistent des «avatars corrigés» (p. 153)?

P. 166, le politologue parle d'attaques vicieuses (de *vicious:* méchantes, malveillantes, haineuses, brutales, violentes, etc.). Nous avons droit, aussi, à «une interprétation quelque peu biaisée» (p. 169). Or, «bias» signifie parti pris et «biased» tendancieux. Mais M. Bergeron a une excuse: il a lu cent fois cette expression fautive de *biaisé* sous la signature de M. Claude Ryan, qu'il admirait et qui accueillait sa prose sous le pseudonyme d'Isocrate; et comme *Le Devoir* eut un temps la réputation assez méritée d'être rédigé avec soin, il a pensé que «biaisé» au sens où l'entendait M. Ryan était correct.

Les fautes de français du professeur de politologie étonnent d'autant plus qu'il ne semble pas considérer comme un effort exténuant le fait de soulever et d'ouvrir un dictionnaire. À preuve: à la note 37 de la page 82, il affirme que «le verbe *to clobber* n'est pas dans les dictionnaires anglais de bonne compagnie». Il est en tout cas dans le dictionnaire français-anglais et anglais-français Robert-Collins, sur ma table de travail, et se traduit par «tabasser». Et si M. Bergeron consultait plus souvent un de ses dictionnaires de bonne compagnie, il n'aurait pas écrit cette phrase invraisemblable (p. 195): «Ce congrès permit à divers groupes de laisser échapper de la vapeur»!!! *To let off or blow off steam*, monsieur le professeur, c'est tout simplement se défouler.

Comme tant de bavards de la radiotélévision, M. Bergeron puise au vocabulaire de l'architecture: «dialogue au plan privé et au plan public» (p. 212); n'a-t-il pas songé que niveau est plus long que plan?

P. 223, un beau mot qui n'a que le défaut de n'être pas français si l'on en juge par son absence du petit Larousse, pourtant très accueillant:» La *radiance* d'une explosion de printemps.» L'éclat, la splendeur, le rayonnement sont aussi de beaux mots, et indiscutablement français.

P. 232: «le *climax* (en italique il est vrai) de sa propre offensive constitutionnelle». Pourquoi pas l'apogée, le point culminant?

Qu'est-ce qu'«un surfing de faveurs alternantes» (p. 296) et un «angle d'amputation» (p. 309)? P. 332, il est question d'un parti «occupant la responsabilité du pouvoir» (on n'aurait pas compris qu'il fût au pouvoir...) et, p. 336, de relations «inter-personnelles»!

Enfin, page 150, M. Bergeron appelle Antonio M. Maurice Bellemarre (qui est un peu susceptible) et, p. 206, Lucille Mme Louise Cousineau (qui s'en amusera).

Tirons le rideau sans avoir tout montré.

* * *

Aîné, je pense, de M. Bergeron, je voudrais lui dire que j'aurais aimé, à propos de son livre, me livrer au «noble plaisir de la louange» et qu'il est souverainement désagréable pour un simple journaliste de carrière de se donner des airs de cuistre en corrigeant un éminent professeur d'université. Mais la personne la moins pédante admettra que le surfing de faveurs alternantes et les échappements de vapeur de M. Bergeron sont assez ahurissants. Ses étudiants peuvent, à la rigueur, s'ils l'osent, durant un cours ou tout de suite après, lui demander ce qu'il veut dire, ce qu'il a bien pu vouloir dire; mais le lecteur de «Notre miroir à deux faces», lui, est constamment aux prises avec des énigmes. En achetant l'ouvrage, il ne se doutait sûrement pas qu'il s'agissait en grande partie d'un recueil de charades.

Je suis reconnaissant d'une chose à M. Bergeron. De même qu'après une course à pied, après du «jogging», monsieur le professeur, on éprouve le besoin de prendre une douche, de même, après lecture de votre dernier livre j'ai relu quelques pages de Voltaire, de Jacques Bainville, de Pierre Gaxotte. Comme elles m'ont paru agréables, reposantes! Dois-je vraiment vous en remercier? □

Willie Chevalier